

**Marie Nizet**  
**MOSCOU ET BUCHAREST**  
**1877**

*Unul o face, altul o pate.*  
(L'un l'a fait, l'autre en souffre.)  
Proverbe roumain

I

La nuit était bien longue, et, pour tromper l'attente,  
Deux soldats étaient là qui causaient sous la tente.  
Le sort, en tête à tête, ainsi les avait mis.  
Ils n'étaient cependant pas nés pour être amis.  
L'un avait la pâleur, la chevelure blonde  
D'un Barbare et les yeux verdâtres comme l'onde.  
L'autre était tout bronzé des rayons du soleil,  
Et son regard brillait, à l'étoile pareil.  
Ni le cœur, ni l'esprit, ni le fond, ni la forme,  
Rien n'était identique en eux que l'uniforme  
Et l'âge : tous les deux venaient d'avoir vingt ans.  
Ils se fussent haïs sans doute en d'autres temps,  
Chacun dans leurs foyers, loin des cieux de la Thrace,  
Car tout les divisait, le rang comme la race ;  
Ils suivaient dans la vie un différent chemin,  
L'un était Moscovite et l'autre était Roumain.  
Dans ses États alors, Hohenzollern lui-même  
Ne régnait plus de fait et le maître suprême  
Était le Czar, qui seul, les avait conduits là.

Le Roumain se taisait et le Russe parla.

Il descendait, dit-il, d'une illustre famille,  
Étant de ces boyards dont le pays fourmille,  
Vampires tout repus du sang des paysans,  
Tyran cruels chez eux et lâches courtisans  
Courbés aux pieds du Czar devant lequel ils tremblent,  
Sous les murs du Kremlin, où parfois ils s'assemblent.  
Il portait un grand nom : Fratief ou Vasilief,  
Un de ces noms maudits au sinistre relief  
Qui rappellent de loin la Pologne asservie

Et ces mots trop fameux : L'ordre est à Varsovie !  
 Les terres, qu'en mourant, son aïeul lui légua,  
 S'étendaient du Niémen aux sources du Volga ;  
 Et c'était par milliers qu'il comptait les esclaves  
 Gémissant sous son joug affreux : malheureux Slaves  
 Que presse le bâton d'un Cosaque endurci,  
 Qui n'osent ni pleurer, ni demander merci,  
 Quand la charge est trop lourde et que le fardeau crie ;  
 Tant ils ont peur du knout et de la Sibérie !  
 — De même que le fauve au fond de son réduit,  
 Il sommeillait le jour, n'agissait que la nuit ;  
 Il fuyait le soleil, recherchait les ténèbres ;  
 L'ombre favorisait ses débauches funèbres.  
 Il n'aimait que lui-même et se raillait de tout ;  
 Il ne craignait personne, on le craignait partout.  
 Associant le meurtre aux ignobles orgies,  
 Du sang de ses moujiks (1) ses mains étaient rougies  
 Plus encor que de vin, au sortir des repas.  
 Il frappait pour frapper et ne distinguait pas  
 Le juste de l'injuste. Au bruit de ses scandales  
 Moscou se réveillait. Il traînait sur les dalles  
 Ce que l'on révérait comme grand et sacré.  
 Son œil glauque et vitreux n'avait jamais pleuré.  
 Il dépensait sa vie en des bouges infâmes  
 Et ne respectait rien ; rien, pas même les femmes  
 De ses propres amis qui laissaient faire, car  
 Ils savaient l'offenseur en crédit près du Czar.  
 Menacés, s'ils parlaient, d'une disgrâce prompte,  
 Ils souriaient à qui les abreuvait de honte.  
 L'autre, de leur affront n'éprouvait nul plaisir,  
 Dans son cœur gangrené n'ayant plus un désir.  
 Lentement à son front montait la lassitude.  
 Il faisait seulement le mal par habitude.  
 Jadis, il s'égayait encor aux maux d'autrui,  
 Mais rien ne pouvait plus distraire son ennui  
 Maintenant. Il disait avec effronterie  
 Qu'il ne comprenait pas qu'on aimât sa patrie,  
 Et trouvait fort stupide et fort inconvenant  
 Qu'on l'envoyât ici, comme un simple manant,  
 Se battre, lui boyard, qui détestait la guerre  
 Et qui d'être tué ne se souciait guère.  
 Sanguinaire, mais lâche, il faisait bon marché  
 Des tortures du serf à la glèbe attaché,  
 Et lui-même n'osait affronter la souffrance.  
 Athée, il n'avait point la sublime espérance  
 D'une nouvelle vie au-delà du trépas ;  
 Il allait proclamant que Dieu n'existe pas,  
 Que la mort, c'est la fin ; que l'homme n'a point d'âme,

Et que le néant seul l'attend et le réclame !

Puis ayant achevé son récit odieux,  
Il éclata de rire.

Alors, levant les yeux  
Sur cet étrange fou dont le rire cynique  
Prolongeait dans la nuit un écho sardonique,  
Le Roumain secoua la tête tristement  
Et, sans un mot de blâme, il reprit lentement :

Je n'ai point, comme vous, dans un palais splendide,  
Vu s'écouler les jours d'une enfance rapide.  
Un tronc d'arbre creusé fut mon humble berceau (2),  
Tout jeune, le travail me marqua de son sceau,  
On m'apprit de bonne heure à marcher dans la vie,  
Et je pus contempler sans haine, sans envie,  
Vos titres, vos trésors. Car notre nom obscur,  
S'il n'était point illustre, au moins se trouvait pur  
Du stigmate infamant et de la tache immonde  
Qui souillent trop souvent les noms des grands du monde.  
De simples paysans ont été mes aïeux ;  
Moi, j'ai voulu rester un paysan comme eux :  
Ainsi qu'ils l'avaient fait, j'ai cultivé la terre.  
— Mon père étant fermier d'un riche monastère (3)  
Voyait tout son labeur chèrement acheté ;  
L'Igoumène était moins un maître redouté (4)  
Qu'un ami bienveillant à l'aspect vénérable ;  
Et c'est à sa bonté que je suis redevable  
Du modeste savoir qui faisait mon orgueil  
Lorsque j'étais enfant. À notre pauvre seuil  
Le bonheur semblait s'être arrêté dans sa course.  
La moisson n'était pas notre unique ressource,  
Nous possédions encor nous-mêmes quelque bien,  
Et, satisfaits de peu, nous ne manquions de rien.  
— Dans nos jours fortunés, le malheur nous épie,  
Il est, à nos foyers, comme une hydre accroupie,  
Et nos yeux éblouis ne l'aperçoivent pas.  
Quand la vie est en fleur songe-t-on au trépas ?  
Spectre affreux, qui déjà dans l'ombre nous regarde !  
... Et mon père mourut, remettant à ma garde  
Ma mère avec ma sœur, une enfant de six ans.  
Pour moi vinrent alors et les soucis pesants  
Et les mille tracas qu'en silence l'on brave.  
Mon bras était bien faible et la tâche bien grave ;  
Ceux en qui j'avais foi me trahissaient toujours ;  
De mornes lendemains suivaient les sombres jours...  
Mais il ne me fallait qu'un regard de ma mère,  
Sa voix reconnaissante et son accent sincère,

Pour qu'en mon cœur troublé se ranimât l'espoir :  
 Et je me sentais calme, ayant fait mon devoir.  
 Le sourire revint à ses lèvres glacées,  
 Mais, sur mon front mûri par d'austères pensées,  
 Ne reparut jamais la gaieté d'autrefois.  
 — C'est alors que je vis pour la première fois  
 Kiva, l'ange béni que le Seigneur sans doute  
 Pour soutenir mes pas a placé sur ma route !  
 Ah ! si je vous disais qu'il me faut son amour,  
 Comme il faut à la fleur la rosée et le jour ;  
 Que mon bonheur plus grand est fait de son sourire ;  
 Que les pleurs de ses yeux font ma tristesse pire ;  
 Que les maux endurés pour elle me sont doux...  
 Si je vous le disais, me comprendriez-vous ?  
 Vous, sinistre railleur, dont l'esprit insensible  
 Fait d'une chose sainte une chose risible ;  
 Vous, qui reniez Dieu, la vertu, le printemps ;  
 Vous, dont le cœur aride est mort avant le temps ;  
 Vous enfin, qui prenez Don Juan comme modèle !  
 Ah ! je crois l'offenser quand je vous parle d'elle ;  
 Car votre seul regard souillerait sa beauté ;  
 Car vous êtes la nuit et Kiva la clarté !  
 — Je ressentis dans l'âme une douleur amère  
 Lorsque je dus quitter ma pauvre vieille mère,  
 Et ma petite sœur, qui souriait encor,  
 Naïve, en admirant ces lourds ornements d'or (5),  
 Et Kiva, qui disait à Dieu dans sa prière :  
 « Écarte de son front la balle meurtrière,  
 Le fer obéissant ne frappe qu'où tu veux.  
 Et, s'il ne te plaît pas de le rendre à nos vœux,  
 Épargne-lui du moins la souffrance inutile,  
 La mort lente à venir, le poignard qui mutile,  
 Et l'outrage des Turcs aux sabres recourbés,  
 Qui ne respectent pas leurs ennemis tombés ! »  
 — Je partis, rappelant un reste de courage,  
 Ayant pour compagnons des conscrits de notre âge  
 Qui, tous, portaient au cœur un même désespoir.  
 Et tant qu'à l'horizon, je pus apercevoir  
 Dans les champs de maïs les sillons des charrues,  
 Les sommets de nos toits avec les nids des grues (6),  
 L'église supportant la double croix d'airain (7),  
 La vieille tour, bâtie au temps de Séverin... (8)  
 J'eus un rayon de jour au sein de ma nuit sombre.  
 Mais, lorsque tout cela se fut perdu dans l'ombre,  
 Que l'absence entre nous eut jeté son linceul,  
 Et que, parmi les rangs, je me sentis bien seul...  
 De ma propre douleur je perdis conscience,  
 Et, presque sans regrets comme sans confiance,

Je marchai comme on marche en songe. — Bien souvent,  
 Pendant la halte, au soir, je reste là rêvant.  
 J'évite des soldats le bruyant entourage :  
 Leurs rires me font mal. Ainsi qu'en un mirage,  
 Il me semble revoir, étendu dans mon coin,  
 Mon bonheur qui n'est plus, mes anges qui sont loin !  
 Et parfois, oublieux de l'endroit et de l'heure,  
 J'ai de vagues espoirs d'existence meilleure ;  
 L'avenir m'apparaît plus beau que le passé,  
 J'ébauche des projets... Misérable insensé !  
 Puis-je rien espérer, puis-je rien entreprendre,  
 Moi, qu'au premier combat, la mort peut venir prendre,  
 Moi, qui ne puis compter sur un seul lendemain !  
 — Je suis, ne riez pas, fier d'être né Roumain,  
 Et j'aime, Dieu le sait, d'une amour infinie,  
 Mon malheureux pays, ma douce Roumanie.  
 Pour la voir libre enfin du joug mahométan,  
 Pour la voir arrachée au pouvoir du Sultan,  
 Sans que mon œil se trouble où que mon front pâlisce,  
 Je pourrais, de ma vie, offrir le sacrifice,  
 Si je n'avais, hélas ! attachés à mon sort,  
 Ces trois êtres aimés qui mourraient de ma mort !  
 — Pour vous parler ici je laisse la prudence. —  
 Vous nous assurerez, dit-on, l'indépendance  
 Pour prix de notre sang, le Prince sera Roi !  
 Mais, quel est le garant de votre bonne foi ?  
 On sait ce que vous pèse un serment, et peut-être  
 N'avons-nous combattu que pour changer de maître.  
 Vos aïeux, comme vous, sont venus en amis,  
 Mais nous ont-ils donné ce qu'ils nous ont promis ?  
 Ils disaient que du droit le Czar était l'apôtre,  
 Que Dieu les envoyait ! Mais, pour croire à la vôtre,  
 De leur feinte amitié nous nous souvenons trop !  
 Les chevaux dans les blés élancés au galop ;  
 Les récoltes en feu, les fermes ruinées ;  
 Le progrès suspendu pour de longues années ;  
 Le Cosaque odieux qui pratique le vol,  
 Et les monceaux de morts, partout, couvrant le sol,  
 Et pour finir, la faim, la misère et la peste !  
 Voilà quels sont les dons moscovites ! Au reste,  
 La chance vous trahit maintenant, et déjà  
 Des remparts de Widin à l'âpre Dobroudja  
 Devant le croissant turc la croix grecque recule.  
 Parmi vos bataillons la discorde circule,  
 Les officiers sont las, les soldats mécontents,  
 Et nous aurons l'hiver avant qu'il soit longtemps.  
 Les vivres sont tombés aux mains des adversaires ;  
 Faute de nourriture et de soins nécessaires,

La moitié des blessés à peine a survécu !  
 Mais le Czar à Moscou ne peut rentrer vaincu !  
 Au-dessus du Kremlin l'orage s'amoncelle ;  
 Des superbes Gottorp le prestige chancelle,  
 Votre gloire s'éteint ! Et l'Europe applaudit,  
 Car l'Europe vous hait, l'Europe vous maudit !  
 — Avant d'abandonner ce fatal territoire,  
 Il vous faut remporter un semblant de victoire ;  
 Il le faut, pour sauver l'honneur de votre nom...  
 Et vous faites de nous de la chair à canon !  
 Oui ! ce sont les Roumains qui prennent la redoute ;  
 Oui ! s'il est quelque endroit dont un général doute,  
 Quelque poste peu sûr, on y voit les Roumains.  
 Les premiers à l'assaut, nous ouvrons vos chemins,  
 Et lorsque la fortune avec rigueur vous traite,  
 C'est nous qui protégeons encor votre retraite !  
 Oui ! quand les Osmanlis, plus forts ou plus nombreux,  
 Ont fait ployer nos rangs, vos Cosaques affreux  
 Opposent à nos pas fléchissant en arrière  
 De canons alignés une horrible barrière !  
 Nous avançons ; le fer, le feu pleuvent sur nous,  
 Et nous mourons alors, assassinés par vous !  
 Mais Bucharest s'émeut, Bucharest se soulève ;  
 Le peuple ne veut pas qu'un tel crime s'achève ;  
 C'est son sang qu'on répand, c'est sa chair qu'on meurtrit ;  
 Et la rébellion germe dans son esprit.  
 Il déteste le Turc, mais vous, il vous abhorre ;  
 Car vous l'avez trompé, vous le trompez encore ;  
 Il vient de le comprendre et son courroux est né !  
 Vous n'avez jamais vu le peuple déchaîné,  
 Vous ne pouvez savoir ce qu'il brise en sa rage,  
 À quels sombres excès le porte son courage !  
 Comme il sera cruel lorsqu'il se vengera !...  
 Le serf s'enivre et dort... il se réveillera !  
 Pour redevenir homme, il suffira qu'il pense,  
 Et de ses longs malheurs, tenant la récompense,  
 Il foulera du pied les maîtres confondus.  
 Ah ! que nos maux vous soient au centuple rendus !  
 Que tout le sang versé, sur vos têtes retombe,  
 Et que, pour vous, flétrir s'élancent de leur tombe  
 Les spectres des Roumains qui sont morts à Plevna !

Le boyard, en baillant, alors se retourna  
 Et d'une voix moqueuse :

— Or ça, mon camarade,  
 Ma patience est lasse et ton histoire est fade.  
 Vois ; rien qu'à t'écouter, je sommeille debout,

Et tes prédictions ne sont point de mon goût.  
 « On assimilerait, dans la Sainte-Russie (9),  
 La populace vile à l'aristocratie !  
 Les moujiks aux seigneurs imposeraient leur loi !  
 Nous serions les égaux de rustres comme toi ! »  
 — Ah ! si dans mon palais ton Dieu t'avait fait naître,  
 (Puisque tu crois en Dieu !) si tu pouvais connaître  
 De mon seul déplaisir les terribles effets...  
 Tu ne parlerais pas, certe, ainsi que tu fais !  
 Dans l'azur s'effaçaient les dernières étoiles,  
 La brise du matin se jouait dans les toiles  
 Des tentes, blanchissant à l'approche du jour ;  
 Et soudain retentit un appel de tambour.  
 À retourner au camp tous deux se préparèrent  
 Et, l'éclair de la haine aux yeux, se séparèrent.

(1) Serviteurs en Russie.

(2) En Roumanie, comme en Grèce, les berceaux des enfants du peuple sont ordinairement faits d'un tronc d'arbre évidé.

(3) Les couvents romains possèdent presque tous des terres assez étendues que les moines cultivent en partie eux-mêmes, ou qu'ils louent à ferme aux paysans.

(4) L'*Igoumène* est le supérieur d'un monastère du rite grec-orthodoxe, lequel est pratique par la majorité de la population roumaine.

(5) On sait que l'uniforme du moindre officier moldo-valaque est, pour ainsi dire, couvert d'or.

(6) En Roumanie, les cigognes et les grues font leurs nids aux toits des maisons ; le peuple prétend que leur présence préserve de l'incendie les habitations où elles se retirent.

(7) La croix grecque est doublement barrée.

(8) Cette tour, construite sous Septime-Sévère, subsiste encore à Turnul-Severinului ; elle a donné son nom au village même.

(9) C'est ainsi que les Russes appellent leur patrie : *Agia-Rossia*.

## II

Tandis que la Néva traîne ses flots sans bruit,  
 Au palais Vasilief on danse cette nuit.  
 Les vitraux éclairés des fenêtres sans nombre  
 Se découpent en feu dans la muraille sombre,  
 Et les échos du bal arrivent affaiblis  
 Aux passants attardés, aux moujiks avilis  
 Que l'on voit étendus, ivres-morts, dans la neige.  
 Serge-Alexandrovitch que l'Empereur protège,  
 Serge, qui l'an dernier partit de Stavropol  
 Pour détruire l'Islam et soumettre Istambol (1),  
 Est enfin revenu dans son vaste domaine.  
 On célèbre l'instant heureux qui le ramène ;  
 Les plus nobles seigneurs, les plus anciens boyards  
 Vont quêtant son sourire et cherchant ses regards,  
 Et pour mieux déguiser leur dépit, leur envie,

Prodiguent lâchement la louange asservie.  
Les dames de haut rang, qui l'acclament en chœur,  
Pressent leurs pas légers sur les pas du vainqueur ;  
Plus que leurs diamants leur œil pâle étincelle.  
Mais, sans que sur ses traits le plaisir se décèle,  
Sans qu'il paraisse ému d'un si brillant accueil,  
La démarche insolente et le front lourd d'orgueil,  
Dans la foule empressée, Alexandrovitch passe  
Et sur son uniforme étale avec audace  
Les ordres de Saint-George et de Saint-Vladimir !  
Quel mémorable exploit les lui fit obtenir,  
Quelle noble action ? Nul ne le sait. Qu'importe !  
Qu'il en soit digne ou non, c'est assez qu'il les porte ;  
Le Czar l'ordonne ainsi – ce qu'il fait est bien fait. –  
Les boyards ont tremblé ; mais Serge est satisfait ;  
Sous leurs masques riants il devine la rage,  
Et pour chaque bassesse il leur rend un outrage.  
De ses vaines splendeurs lui-même s'enivrant,  
Il marche dans sa gloire, il triomphe, il est grand !

Et là-bas, c'est la plaine à l'immense étendue...  
Au loin sur l'horizon l'ombre s'est épandue.  
Une plainte étouffée, un long gémissement  
Lugubre retentit et trouble par moment  
Le silence des nuits qui descend sur l'arène.  
Les cieux sont constellés et la lune sereine,  
Caressant tristement le front blêmi des morts,  
Tisse de ses rayons un suaire à leurs corps.  
— Car le choc fut terrible et la mêlée affreuse,  
Le sang coulait à flots sur la route poudreuse ;  
Les bombes, s'élançant des bouches des mortiers,  
Fauchaient en un instant des régiments entiers.  
Musulmans et chrétiens s'étreignaient avec rage ;  
Rien ne pouvait lasser leur sublime courage ;  
Exténués, mourants, ils combattaient encor ;  
Dans leurs âmes la haine avait pris son essor  
Et seule soutenait leurs forces ébranlées,  
Tandis que, par-dessus leurs têtes mutilées,  
Ils entendaient frémir les ailes du vautour.  
— Et cela fut atroce et dura tout un jour ! —  
Certe, on a pu savoir, quand la lutte acharnée  
Au coucher du soleil fut enfin terminée,  
Lequel était vainqueur, du Turc ou du Chrétien ;  
Mais on ne saura pas, mais nul historien,  
Sans mentir à l'histoire impartiale et grave,  
Ne pourra proclamer lequel fut le plus brave.  
Et voilà qu'Osmanlis, Moscovites, Roumains,  
Dont le sang généreux a trempé les chemins,



Ennemis qu'on a vus transportés de colère,  
 Sont ici maintenant, dérision amère !  
 Côte à côte couchés, sans haine ou désaccord,  
 Dans la fraternité paisible de la mort !  
 — La Renommée ira par le monde répandre  
 Le nom d'Abdul-Hamid et le nom d'Alexandre,  
 Automates vivants, sur un vain trône assis.  
 Elle dira leur gloire aux peuples indécis ;  
 Combien ils furent grands, superbes, magnanimes ;  
 Elle dira combien ils étaient unanimes  
 À verser leurs bienfaits aux tristes nations !...  
 Et vingt siècles plus tard les générations,  
 Du Czar et du Sultan se souviendront encore.  
 Elles s'en souviendront ! hélas ! et l'on ignore  
 Le dévouement obscur des héros inconnus  
 Dont les noms jusqu'à nous ne sont point parvenus,  
 Qui dorment oubliés, sans honneurs, dans la plaine.  
 Leurs yeux ne reverront ni la terre roumaine,  
 Ni Smyrne, ni Moscou, ni les rives du Kour ;  
 On ne fêtera pas leur glorieux retour ;  
 Leurs mères vont rester longtemps à les attendre ;  
 Fantômes exilés, ils ne pourront entendre  
 De ceux qui les aimaient les cris désespérés ;  
 Et leurs restes épars, aux vils corbeaux livrés,  
 N'auront plus désormais sous l'atmosphère grise  
 Que les larmes du ciel, les baisers de la brise.

Hélas ! et parmi ceux que la mort enleva  
 Gît le fils de la veuve et l'amant de Kiva !

(1) *Istambol* est le nom turc de Constantinople. Il est plus correct que Stamboul. Cette dénomination n'est que la corruption des mots grecs : Εἰς τὴν πόλιν.

### III

S'il n'est plus de justice en ce monde où nous sommes,  
 N'en est-il plus là-haut ? Ainsi, de ces deux hommes,  
 L'un fut vil et méchant, infâme et criminel ;  
 Ses moindres actions insultaient l'Éternel...  
 L'Éternel l'épargna dans sa grâce suprême !  
 Monstre nuisible à tous, inutile à lui-même,  
 On le verra, suivant son chemin aplani,  
 Traîner plus fièrement son orgueil impuni,  
 Réveiller sans pitié la douleur assoupie,  
 Et plus haut vers le ciel dresser sa tête impie.  
 — L'autre était humble et bon ; et quoique ayant veillé,  
 Et quoique ayant souffert, il n'avait point souillé

Son âme qui gardait la candeur enfantine.  
Un noble cœur battait dans sa mâle poitrine ;  
Il croyait, il aimait, on l'aimait... et c'est lui  
Sur qui le bras de Dieu s'alourdit aujourd'hui !

C'est une étrange loi qui pèse sur le monde !  
Et nul ne sondera la sagesse profonde  
Des célestes arrêts que les hommes, hélas !  
Subissent effrayés, ne les comprenant pas.  
Il faut qu'à nos plaisirs, tristes fils de la terre,  
S'unisse incessamment quelque infortune austère.  
La même main, qui mit la ronce entre les fleurs,  
Mêle la larme au rire et la joie aux douleurs.  
Comme la nuit au jour, le mal au bien s'enchaîne,  
Et du crime de l'un, l'autre porte la peine.  
C'est le décret fatal contre nous prononcé,  
Et tel qui se plaindrait serait un insensé,  
Certes. Mais quand on voit, ainsi qu'une ombre immense,  
Passer sur tous les fronts un souffle de démence ;  
Quand la guerre homicide enveloppe à la fois  
Dans le bruit du canon toutes les autres voix ;  
Lorsqu'on verse le sang comme on verserait l'onde ;  
Que la parole humaine en sophismes abonde,  
Que l'honneur est banni ; que des relations  
Des rois, czars ou sultans, avec les nations,  
L'antique loyauté disparaît tout entière ;  
Quand l'idée est soumise à l'aveugle matière ;  
Quand la force brutale a remplacé le droit ;  
Quand le vice grandit, quand la vertu décroît ;  
Lorsque l'homme, sur qui flottent les maux sans nombre,  
Devient, de jour en jour, plus mauvais et plus sombre  
Et qu'il est las, voyant son but et son espoir  
Qui reculent sans cesse à l'horizon plus noir !...  
Quand la réalité, comme une onde mouvante,  
Dès qu'on veut la saisir, s'écroule décevante...  
Le poète rêveur, dont les accents perdus  
En ce siècle d'airain ne sont plus entendus,  
Contemple, quand sa Muse aux hommes le ramène,  
Le sinistre progrès que fait la race humaine ;  
Son esprit étonné, qui s'emplit de terreur,  
Demande à l'univers : Où donc est le Seigneur ?...